

Olivier Lenoir

La faux lie

À l'écoute d'un mot, d'un jeu du sens, de la traduction de ce mot, je justifie, j'élargis, je cite, je m'appuie, je déploie puis je rebondis d'un auteur à un autre, d'un mot à un autre, d'un son à un autre... Ainsi folie, quand j'entends le mot Folie, aussitôt si je l'accepte, je m'interroge, un écho résonne, un abîme s'ouvre à moi. La faux lie, oui c'est faux et pourtant c'est vrai, ce qui lie relie et se délie ! Délit de mes rêves, délit qui se lit d'une lecture autre élargie et confuse à la fois et fait lit des mots, des euphonies ou dissonances, du faux à la faux, un tournis un vertige qui me prend et m'emporte et m'étourdit de ce maelström, tourbillon de folie qui ne place en son centre qu'un trou, un vide, un siphon... Ainsi font font les petites marionnettes ? Un glou un a petit un appétit ? Un petit a qui m'attire m'aspire et me repousse à la fois, horreur de ce vide où la mort niche (l'âme hors niche ? Au secours Brisset), œil immobile, au fond de la tombe ou Caïn/Kubin m'attend. Mais le faut-il ? S'il le faut, c'est la lie, l'hallali de ma raison, je ne suis plus que lie, lie d'un monde immonde, lie de mon intime, de cette fange ou je me vautre et me bats dans ce lit de mes ébats, de mon sommeil, de mon absence ab-sens non-sens, de ma mort, il le faut, cela vient, la voilà !

1

En préliminaire et sans conformisme, je souhaite évoquer la mémoire de ce qui s'est passé hier. Un souvenir personnel de mes années d'adolescence où je peux dire que j'ai été fortement marqué, séduit, formé même et emporté par l'impertinence de cette bande de détraqués pamphlétaires et sarcastiques, c'était pour moi un courant d'air vital dans la grisaille des années d'après-guerre où la vie devait être prise au sérieux, un vent de folie ! Parfois j'ai pu me dire que si je n'ai versé dans aucun de ces extrémismes idéalistes propres à l'adolescence, ce fut bien grâce à eux, grâce à la liberté d'esprit qu'ils m'ont fait envier. J'ai toujours eu une tendresse pour leurs audaces et leurs grossièretés. Et bien sûr encore, accepter leur irrévérence n'a jamais signifié d'en faire une seule et unique référence ni une nouvelle religion mais un plus pour tout mode de pensée, de regard et finalement une affirmation de liberté. La liberté a toujours été très exigeante et n'a jamais exclu la tendresse. En bref, pour aujourd'hui, « JE SUIS CHARLIE ».

LA FAUX LIE

*«Notre pâle raison nous cache l'infini»
Rimbaud*

Daniel Cassini m'a soufflé cette épigramme, c'était au cours d'un échange un peu fou pour des vœux de folie et c'est de Rimbaud : «Notre pâle

raison nous cache l'infini» m'a-t-il dit.

Alors « La faux lie » : usant des anagrammes renversantes d'Étienne Klein¹, de *folie* je vous en remplirai une *fiolle* et de *fiolle* en bouteille nous croiserons encore quelques ballons baudruches et bouteilles dites de Klein que nous échouons à remplir comme il se doit.

Mais la folie est un sujet sérieux... Il sera aussi question de *La vérité*, forcément *relative* (anagramme de Klein), de Réel et divers autres hérésies ou R S I (cette anagramme est de Lacan comme chacun sait). J'ai récemment découvert les *cahiers* de Paul Valéry ; ravissement devant une pensée libre, en mouvement, je m'appuierai sur quelques unes de ses réflexions et d'ailleurs, j'aurais volontiers mis en sous-titre de cet exposé :

En suivant Valéry, un autre regard sur Lacan

« Le réel est ce qui ne peut jamais être tout entier considéré d'un seul et unique *point de vue*.

... Le réel, RÉSIDU. L'inépuisable par la connaissance »² (en 1930)

Encore dans les Cahiers de Paul Valéry :

« Presque toute la philosophie consiste dans la recherche du sens absolu isolé des mots »³.

C'est là une bonne part de mes recherches, parler de psychanalyse à partir d'auteurs qui ne sont pas de cette discipline, sortir si j'ose dire de notre chapelle et voir de quoi relèvent ce discours et cette voix de Lacan qui nous occupent de si près. Lacan, on le sait, s'est généreusement servi de nombre d'auteurs dans tous les domaines et ne les a pas toujours cités ! Or il est fort justement d'une époque où Barthes professait la mort de l'auteur, où Kristeva théorisait l'intertextualité posée comme la seule source de toute écriture, tout texte devant être lu comme intertexte. Époque où le structuralisme s'exerçait jusqu'à la poésie à laquelle Michael Riffaterre appliquait ses analyses, j'en avais fait usage sur des poèmes de Ghérasim Luca !

Lacan avait posé son jalon en inventant le grand Autre. Ce partenaire antérieur au sujet lui est aussi radicalement extérieur, un Autre qui est fondamentalement de l'ordre du langage lui-même, celui d'où nous vient notre discours, il est dit « trésor des signifiants » Et cet Autre définit également une jouissance, mystérieuse car hors langage. C'est dire si nos mots nous traversent plus qu'ils ne nous appartiennent, l'intertextualité comme élémentaire et radicale. Lacan pour cela a fait une proposition fort utile, il a inventé le mot *lalangue*, langue unique à chacun dont l'inspirateur unique est niché au fond de l'inconscient de l'*infans*, celui qui ne parle pas encore ! La lalangue le relie à qui lui a donné accès au langage mais il n'en saura rien qu'un écho sans repère, une origine comme toujours ignorée, à moins qu'il ne vienne en analyse !

WITTGENSTEIN

Ainsi encore, j'ai suivi Wittgenstein, dont la pensée influença aussi Lacan. Il le cite souvent, surtout dans le séminaire XVIII (voir sur notre site le texte de Stoian Stoianoff : « Lacan Logicien ». Wittgenstein, dans ses *recherches philosophiques*, au cours des années trente, soit des années avant le Lacan des séminaires, écrivait en parlant de « profondeur » :

« Les problèmes philosophiques apparaissent quand au lieu de nous servir du langage, nous nous mettons à raisonner à partir de lui ». « Ils parais-

¹ Étienne Klein, Les anagrammes renversantes,

² Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 648.

³ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 649. Cité par JF Billeter in *Contre François Jullien* p.95.

⁴ Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 1, §111 et §109, p. 84

sent profonds parce que les problèmes qui naissent de notre incompréhension des formes de notre langage nous donnent le sentiment de la profondeur »⁴. C'est « l'ensorcellement de notre esprit par les moyens propres à notre langue ».

Nous voici ensorcelés, bon début pour notre affaire.

Le problème donc, n'est pas simple car synthétisé par Lacan on en revient à ce fait que « un homme normal ne s'aperçoit pas que *la parole est un parasite*. Nous sommes colonisés par la parole et le langage. C'est un cancer généralisé et permanent, façon intéressante de nous dépendre de la fascination que nous avons tous pour les vertus de la parole. » (PC Cathelineau, dans un commentaire de la leçon VII *le Sinthome* sur le site de l'ALI).

Avec ces prémisses, nous voici bien partis pour un voyage vers la Fôlie qui nous occupe cette année. C'est ici le départ d'une exploration en abyme. Partant du langage, ma réflexion se complète du démontage du signifiant auquel nous a entraîné Lacan... Le hors-sens, le non-sens, l'ab-sens. Un exercice qu'il nous a fait bien connaître mais c'est à la suite de tant d'auteurs de son époque ou l'ayant précédé. Nous en avons abordé plus d'un ici même ces dernières années.

DU SENS

Du sens, toujours du sens ; « gardez-vous de comprendre » et ce *qu'en* fait le psychotique dans son délire. Dans l'écoute de notre analysant, il nous vient d'interpréter. Freud compare souvent l'interprétation à la traduction expliquant que le patient reçoit de son inconscient un message qu'il ne comprend pas, tel un symptôme, un lapsus ou un rêve, et l'analyste va lui permettre d'en retrouver l'origine et le sens, un ensemble de pensées refoulées tandis que cette seule remémoration mettrait fin au symptôme.

⁵ Intertextualité revendiquée, je reprends dans ce paragraphe l'analyse et les citations de Gilbert Diatkine SPP 2013

⁶ Lacan J. (1960-1961) *Le séminaire VIII, Le transfert*, p.234 et sq

⁷ Lacan J. (1960-1961) *Le séminaire VIII, Le transfert*, p.228.

⁸ Lacan J. (1953) "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" in *Écrits*, p.254.

Pour être clair⁵, Lacan le souligne dans *Le transfert*, l'analyse n'a pour but ni de comprendre l'analysant ni que celui-ci se comprenne enfin lui-même, cela, c'est un plus peut-être, mais c'est de « la mise au jour de la manifestation du désir du sujet⁶ » qu'il s'agit. Le patient ne doit pas « prendre conscience » de ses fantasmes inconscients, pas plus que l'analyste ne doit chercher à « comprendre » son patient. Comprendre⁷, c'est répondre à la demande, et « donc tuer le désir ». L'analyse n'a pas à rendre l'inconscient conscient, car le terme même de « prise de conscience », emprunté à la psychologie, « mérite la méfiance »⁸.

...

Reprenons ce mélange des sens et l'ab-sens revendiqué (e).

Miscellanées :

- Mon ma neige à moi c'est toit.

- Le roi est mort, vive le roi... Un nouveau roi est appelé à régner. Araignée, quel drôle de nom ! (Prévert parlait du Pape, mon a-version pour les Papes au thé m'oblige)

Emmanuelle Riva dans *Hiroshima mon amour* (le film de Resnais) :

« J'étais folle à Nevers

Comment c'était ta folie à Nevers ?

C'est comme l'intelligence la folie, tu sais, on peut pas l'expliquer, tout comme l'intelligence. Elle vous arrive dessus et vous remplit et alors on la comprend mais quand elle vous quitte on ne peut plus la comprendre du tout ! »

Valéry encore :

En 1921 dans ses Cahiers : « La folie est intensification, manifestation extérieure du fou caché qui est en tous, du désordre naturel, des obsessions, imaginations, identifications imaginaires, qui sont normales »⁹.

En 1924 : «... le fou est un grossissement de l'homme sain, – [que] tout esprit sain vu à la loupe est un grouillement d'éléments de démence ».

En 1931 : « C'est peut-être un mauvais signe pour la « vérité » d'une pensée que son aboutissement à un système – c'est à dire une unité. Tout nous fait désirer cette unité de vues... »¹⁰.

⁹ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 969.

¹⁰ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 657.

SYSTÈME ET VÉRITÉ

S'il est un souhait et surtout un impératif, c'est que la pensée de Lacan n'aboutisse pas à un système. Ce n'est pas si simple quand nous faisons du texte lacanien un référent incontournable. Un texte qui, de plus et la plupart du temps, n'était que transcription d'une parole. C'est pourquoi je veux l'admettre, il n'y a pas de système chez Lacan et la recherche d'un système est une erreur. Le travail que nous faisons avec lui, ses séminaires et ses écrits ne peut pas être recherche de la vérité. Il nous le dit lui-même, la vérité ne peut-être que mi-dite,... La mise en garde n'est pas seulement de tout comprendre dans l'analyse, de l'analysant mais j'ajoute ici, de Lacan lui-même, de sa parole, et même son texte quand il est transcrit, acceptons de ne pas tout comprendre, ce serait une imposture que de le prétendre. Il nous invite à l'incomplétude, à briser cette illusion de tout comprendre et c'est dans sa parole aussi que je pose cette incomplétude.

Du continu supposé d'une pensée, fantasmé sans doute, au discontinu du langage, il nous faut repasser sans cesse par la lalangue de chacun. Cette langue intime serait-elle à traduire ? La question fut posée par Freud, nous l'avons entendu. Je poserai moi, que la traduction ce sont les échos pour chacun qu'un même signifiant peut avoir, qui sont à retrouver ou traduire dans la cure, traduction de sa lalangue à sa langue. C'est le travail de l'analyste que de permettre l'ouverture de cet espace, de l'accueillir.

Cette langue au loin de notre lalangue intime donc, nous coupe, nous castré de la vérité d'un dire – à nouveau, je veux le redire ici, il s'agit pour moi du dire de l'analysant bien sûr mais j'ajoute aussi celui de Lacan lui-même, celui de notre théorie que nous bâtissons tous les jours, avec l'appui pour nous de Lacan.

À l'écoute d'un mot, d'un jeu du sens, de la traduction de ce mot, je justifie, j'élargis, je cite, je m'appuie, je déploie puis je rebondis d'un auteur à un autre, d'un mot à un autre, d'un son à un autre... Ainsi folie, quand j'entends le mot Folie, aussitôt si je l'accepte, je m'interroge, un écho résonne, un abîme s'ouvre à moi. La faux lie, oui c'est faux et pourtant c'est vrai, ce qui lie relie et se délie ! Délit de mes rêves, délit qui se lit d'une lecture autre élargie et confuse à la fois et fait lit des mots, des euphonies ou dissonances, du faux à la faux, un tournis un vertige qui me prend et m'emporte et m'étourdit de ce maelström, tourbillon de folie qui ne place en son centre qu'un trou, un vide, un siphon... Ainsi font font les petites marionnettes ? Un glou un *a* petit un appétit ? Un petit *a* qui m'attire m'aspire et me repousse à la fois, horreur de ce vide où la mort niche (l'âme hors niche ? Au secours

¹¹ Voir l'intervention de Daniel Cassini sur Jean-Claude Brisset, "le prince des penseurs".

¹² Mon intervention en février 2011 dans le séminaire de l'AEFL sur Kubin.

¹³ Ce sont les titres d'ouvrages d'Étienne Klein chez Pommier et Flammarion.

Brisset)¹¹, œil immobile, au fond de la tombe ou Caïn/Kubin¹² m'attend. Mais le faut-il ? S'il le faut, c'est la lie, l'hallali de ma raison, je ne suis plus que lie, lie d'un monde immonde, lie de mon intime, de cette fange ou je me vautre et me bats dans ce lit de mes ébats, de mon sommeil, de mon absence absens non-sens, de ma mort, il le faut, cela vient, la voilà ! Mais je m'en veux, c'est faux, ça ne peut être ça, je me bats, je l'abats cette folie, cette horreur, d'un geste ample, de ma faux je la fauche cette vérité, c'est la faux de LA grande faucheuse, mort qui nous lie dans un universel destin, tous unis vers elle... La faux lie.

Mais, au secours, vite, là je me perds, je suis perdu, qu'en dit raton, qu'en dit Lacan, que j'arrête de me perdre, il me faut comprendre enfin, expliquer... Et me voici reparti dans ce vertige du savoir, et le recours à «cette pâle raison [qui] nous cache l'infini», à retrouver la complétude et remettre en place ce bouchon (du siphon) par où fuit ma si faible raison, cette pastille qui manque au sommet du Cross-cap, vous savez, cette forme impossible d'une sphère retournée. Mais pour le faire, ce retournement, il a fallu découper au sommet un trou, une chute, un reste, vous voyez aussitôt de quoi il s'agit, nos réflexes fonctionnent, cet objet *a* idéal, recherché, objectivé toujours, mais d'abord tombé, chu, une chute, mais chut, n'en parlons plus, je ne peux rien en dire et pourtant, je le vois, le nomme, je le sais, c'est de moi, de mon corps qu'il parle, de mon imaginaire donc et bien sûr, je le sais puisque je le nomme et en parle... Et ce savoir, je le tiens, je m'en emplis, le construis, le consolide, l'emmagasine, le mets en bouteille, justement en voilà une, ma bouteille de Klein du savoir... Eh bien non, c'est encore raté, ma bouteille de Klein du savoir n'a précisément ni dedans ni dehors et cette anse, cette poignée par où je croyais pouvoir la tenir et la remplir, que nenni, c'est une vue de l'imagination, encore cet imaginaire du corps où je ne peux me voir ainsi, fuyant de toutes parts !... Cette forme n'est pas fermée, il y a bien ce retournement, cette auto-traversée mais je ne peux le penser ni le croire car il y a dans sa forme une autre dimension, la 4^e dimension que je ne peux me représenter. Ce serait le temps peut-être, mais là ce n'est pas si sûr, ça reste à voir, à retrouver s'il existe seulement, ce temps, car c'est un mot, juste un mot mais il pèse son poids d'ambiguïté, demandez à quelque scientifique ce qu'il en pense, écoutons par exemple, au hasard, Étienne Klein, ce n'est pas celui de la bouteille, c'est un autre et il en parle bien, du temps qui n'existe pas : « *Le temps existe-t-il ?* » ou « *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois* »¹³. En tout cas, il n'existe pas comme on le croit, comme on peut se le représenter. Nos mots (écrivez ça comme vous voulez) ne sont que représentation, représentation de mots selon Freud...

Alors, complétude/incomplétude, continu/discontinu, ces couples d'opposés qu'il ne faudrait jamais séparer, une déconstruction toujours à reprendre dans la différence où le *a* la fait toute cette différence. Faire et défaire, c'était le travail de Derrida et pas un système justement, cette unité que j'évoquais avec Valéry... À reprendre jusqu'en la poésie qui nous en montre le chemin, écoutons et lisons Celan, voir ici ce que Daniel Cassini souligne, le trou dans la suite des mots, dans la phrase, dans les mots eux-mêmes, trou sans cesse de l'objet perdu, trou qu'il n'est pas question de boucher ni combler... On risquerait de tout comprendre.

LE « SENS OPPOSÉ DES MOTS PRIMITIFS »

Une question vient à se poser qui a fasciné Freud, celle du « sens opposé des mots primitifs »... C'est un article dans le recueil « L'inquiétante étrangeté », article de 1910 où Freud reprend une étude de Carl Abel parue en 1884. À l'origine, Carl Abel ne s'intéressait qu'à l'égyptien ancien et Freud élargit la problématique à celle du rêve où, dit-il, la contradiction n'existe pas. Les exemples en sont connus jusque dans le français où personne ne saura s'il y a quelqu'un lorsqu'on parle de personne. Mais encore rien ne nous dira si quoi que se soit n'a eu lieu quand un rien ne passe. Devos en a fait son miel qu'il nous a fait déguster, à notre plus grande joie.

On appelle cette co-présence de deux sens contraires « l'énantiosémisme ». Un linguiste que j'apprécie beaucoup, Michel Arrivé, fait le point sur cet article¹⁴, il rappelle que « les langues sont de toute part traversées par l'ambiguïté » et cela a fait depuis toujours le lait de tous les linguistes. C'est bien connu en Arabe avec les fameux ad'dâd ; Hagège les appelle des « Janus bifrons » ; il réduit la question en parlant du caractère de mise en relation. Le mot, en arabe c'est un verbe la plupart du temps, désignerait indépendamment de sa qualité, la mise en relation dans un échange. On retrouve ce cas en Français dans le verbe *louer* ; avec *louer un appartement*, on ne sait qui fait quoi ni dans quel sens opère la mise en relation du loueur au locataire.

Dans son raisonnement, Hagège liquide aisément ce que Freud aussi bien que Lacan ont pu faire de la relation Langage-Inconscient. Il n'empêche qu'avec cette position radicale, Hagège néglige les effets manifestes de ce mécanisme et Michel Arrivé relève fort justement que « dans les langues jouent des mécanismes qui donnent aux unités signifiantes la possibilité de signifier les deux contraires ». Ce mécanisme se nomme la neutralisation, on vient de le voir à l'œuvre avec *personne* et *rien*. Si donc on peut aisément dire une chose et son contraire, allez donc poser la certitude du vrai, du bien dire, de la vérité à distinguer du faux, du *falsus*.

STOÏAN STOÏANOFF

Il me faut citer Stoïan qui dans son texte « Lacan Logicien » cite Lacan et sa *Radiophonie* dans sa réponse à la question n° 4 :

« Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que falsus soit le 'chu' en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord/.../. C'est justement comme falsa, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce. N'oublions pas que le symptôme est ce falsus qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être...

J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au ludion logique que j'ai forgé à son usage, soit l'objet a, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier. »¹⁵

J'apprécie particulièrement que dans le « cristal de la langue » dit-il, en écho de ma faux-lie, on retrouve la déclinaison du falsus et de l'objet *a* en *ludion logique* (AE p. 428). Stoïan en conclut que :

« ce dont cet extrait témoigne c'est que, pour ce qu'il en est de ses théorisations, il y a lieu de lire Lacan avec Lacan ».

¹⁴ Michel Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, PUF, 1994.

¹⁵ Lacan, *Radiophonie* in *Autres écrits*, AE p.428.

Ce que je reprends en force, l'étendant à ce pas « tout comprendre » de Lacan lui-même.

UN SOUPÇON DE CLINIQUE

Voici où peut nous mener le « n'importe quoi » du sens dans l'analyse. C'était il y a 3 ans au cours d'un séminaire d'été de l'ALI, l'excellent Pierre Marchal nous parlait d'une analysante engluée depuis plusieurs années dans le train-train de ses infinies répétitions, il l'écoutait non sans ennui. Au cours d'une séance, alors qu'elle reprenait en boucle un commentaire sur ses propres paroles et disait, irritée et lassée d'elle-même : « C'est n'importe quoi, n'importe quoi ». Il se surprit à lui rétorquer sous forme de question : « Le nain porte quoi ? ». L'effet fut comme de sidération et l'analysante s'en fut offusquée, sans réponse. Mais à partir de ce jour nous a-t-il affirmé, l'analyse est rentrée dans une dynamique radicalement autre et l'analyse a progressé.

C'est ainsi et ce n'est pas pour rien que l'analyste a cette impertinence que souvent on lui reproche, de manier les mots et d'en faire un jeu. Bien évidemment, cela ne se fera pas avec tout un chacun, comme un système, bien évidemment la plus grande prudence est recommandée avec le dit psychotique qui pourtant n'est pas sans humour.

Car il ne faut pas oublier que la langue comme instrument de la parole, c'est aussi la langue qui porte les papilles dites du goût. Alors comment s'étonner que, analyste ou analysant, « ce n'est pas pour rien que ce qu'on dit ment ». C'est dans la leçon I du *Sinthome* et comme le note Michel Arrivé, le style de Lacan s'est progressivement laissé envahir par l'équivoque généralisée et revendiquée. De l'ab-sens du Réel à l'absence de rapport sexuel (*L'étourdit* est un festival de ces jeux très sérieux) d'eux à deux que renvoient à la lettre les tours du dit.

CONCLUSION

Qu'on l'entende, la folie fascine, la folie est d'autant plus chatoyante à défaut d'être toujours belle, qu'elle nous habite et sait séduire celui qui l'approche : ses atours sont nombreux et décrivent si bien l'humaine condition. Mais il ne saurait s'agir pour l'analyste d'une sujétion à son discours ni d'admiration ou soumission (voir en ces jours le titre d'un profond roman qui fait scandale), ni fusion avec le discours délirant...

Alors quoi ? En 68 une affiche proclamait « Droit à la folie ». Son auteur¹⁶, à l'époque interne à Sainte-Anne, sans rien renier de sa pertinence affirme aussi que « ce droit est toujours à conquérir, c'est un droit lié au désir inconscient, pour soi mais aussi pour ceux qui viennent se confier à nous dans une reconnaissance mutuelle du réel de l'autre ».

C'est aussi le sens du mot clinique, être à côté, au côté du patient et c'est là sa profonde reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

ARRIVÉ Michel, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, PUF, 1994

¹⁶ Pierre Sabourin, *Pinel et son geste ou l'autre chaîne des désirs*, in *Philippe Pinel* sous la direction de Jean Garabé, *Les empêcheurs de penser en rond*, 1994, p.155

BILLETER Jean-François, *Contre François Jullien*, Allia, 2006, Paris

LACAN Jacques, (1960-1961) *Le séminaire, VIII, Le transfert*, Seuil, Paris

LACAN Jacques, (1953) *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, Écrits, Seuil.

LACAN Jacques, (1970) *Radiophonie*, Autres écrits, Seuil

SABOURIN Pierre, *Pinel et son geste ou l'autre chaîne des désirs*, in *Philippe Pinel* sous la direction de Jean Garabé, *Les empêcheurs de penser en rond*, 1994.

VALÉRY Paul, *cahiers 1*, La Pléiade, Paris.

WITTGENSTEIN LUDWIG, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 2004.